



N° 11, 2017

RILUNE — Revue des littératures européennes  
“Science et fiction”

GILLES VIENNOT  
(UNIVERSITÉ DE L’ARKANSAS)

**La dévitalisation dans les textes de Michel Houellebecq :  
de l’orgie de science à l’éclipse du sens**

**Pour citer cet article**

Gilles Viennot, « La dévitalisation dans les textes de Michel Houellebecq : de l’orgie de science à l’éclipse du sens », in *RILUNE — Revue des littératures européennes*, n° 11, *Science et fiction*, (Fulvia Balestrieri, Eleonora Marzi, éd.), 2017, p. 139-174. (version en ligne, [www.rilune.org](http://www.rilune.org)).

**Résumé | Abstract**

**FR** Cet article, centré sur le rapport entre Michel Houellebecq et la science, étudie les liens entre la science, la modernité et la postmodernité. En s’attardant sur Spengler, figure tutélaire de Houellebecq, cette contribution s’attarde sur la validité de la littérature pour mettre en perspective l’impact social et culturel de la science à travers les romans de Houellebecq, qui se penche sur la dégradation du monde impulsée par la science, sur la dévitalisation, opposée à l’énergie diabolique, et sur la soumission croissante de l’homme à la machine, de la honte de l’homme envers sa nature organique, et de leurs conséquences délétères. Avant sa conclusion, cet article décrypte une scène de *La carte et le territoire* impliquant Steve Jobs and Bill Gates.

**Mots-clés:** dévitalisation, post-modernité, science, simulacra, technologie.

**EN** This paper is focused on the relationship between Michel Houellebecq’s work and science and therefore deals with the connection between science, modernity and postmodernity. By focusing first of all on Spengler, a protective figure for Houellebecq, this text dwells on the validity of literature as a means to put into perspective the social and cultural impact of science, the world’s degradation caused by science, according to Houellebecq, “devitalization” and the diabolical energy, and the increasing human submission to the machine and the subsequent shame for human organic nature as well as on their deleterious consequences. Before its conclusion, this paper deciphers a scene from *The Map and the Territory* involving Steve Jobs and Bill Gates.

**Keywords:** devitalization, postmodernity, science, simulacrum, technology.

## La dévitalisation dans les textes de Michel Houellebecq : de l'orgie de science à l'éclipse du sens

SI CHEZ HOUELLEBECQ il n'est pas toujours question frontalement de science, elle est omniprésente dans son œuvre, ce que le titre *Les particules élémentaires* souligne avec force. Comme ses narrateurs, Houellebecq a hésité entre l'art et la science. Homme de lettres, il a été tenté par une carrière dans le cinéma, mais sa formation initiale est celle d'ingénieur agronome. Son premier texte, *Extension du domaine de la lutte* (1994), est centré sur deux informaticiens. Dans *Les Particules élémentaires*, publié en 1998, Michel, un physicien biomoléculaire, s'attache à délivrer l'humanité de la reproduction sexuée pour la préserver des souffrances qu'il a endurées. Mais son inaptitude à aimer, flétrissure d'une société axée sur la compétition tous azimuts, mine son existence. *La possibilité d'une île* (2005) explore la piste du clonage. *La carte et le territoire* (2010) dépeint un monde gangréné par l'industrie et le commerce, qui dégrade tout, y compris la production artistique. *Soumission* (2015) retranscrit la vie des humains par-delà le sens.

Dans cet article, nous étudierons d'abord les liens entre la science, la modernité et la postmodernité. La deuxième partie sera centrée sur Spengler, figure tutélaire de Houellebecq. La troisième partie s'appesantira sur la validité de la littérature pour mettre en perspective l'impact social et culturel de la science. La quatrième partie abordera la dégradation du monde impulsée par la science, selon Houellebecq. La cinquième partie sera consacrée à la dévitalisation observée, notamment dans la police, chez le commissaire Jasselin, et dans son couple. La sixième partie traitera de la soumission croissante de l'homme à la machine, de la honte de l'homme envers sa nature organique, et de leurs conséquences. Avant de conclure, une scène de *La carte et le territoire* impliquant Steve Jobs and Bill Gates sera décryptée.

### 1. Lien entre science, modernité et postmodernité

Pour saisir l'importance de la science dans le monde contemporain et sa représentation littéraire, et pour offrir un cadre à l'argumentation développée par Michel Houellebecq sur la postmodernité, quelques

rappels sur la transition entre modernité et postmodernité s'imposent. Dans *L'ère du vide*, Gilles Lipovetsky délimite un cadre conceptuel pertinent. Zygmunt Bauman, penseur dont l'œuvre embrasse la modernité et la postmodernité, réfère à cette dernière en tant que « modernité fluide ». Selon lui, la modernisation n'a pas pris fin mais vise désormais à la destruction et à l'oubli comme outils de création visant le présent permanent :

La société qui rentre dans le vingt-et-unième siècle n'est pas moins « moderne » que celle qui entra dans le vingtième siècle ; tout au plus pouvons-nous dire qu'elle est moderne d'une autre façon. Ce qui confère à la société contemporaine la même modernité que celle d'il y a environ un siècle est ce qui distingue la modernité des autres formes horizontales de cohabitation humaine : une modernisation à tout va, obsessionnelle, compulsive, toujours incomplète [...], ainsi qu'un appétit tenace et dévorant de destruction créatrice<sup>1</sup>.

Cette modernité fluide, désignée par la plupart des critiques par *postmodernité*, se caractérise d'après Bauman par deux phénomènes. En premier lieu, la perte des illusions qui fédéraient et fournissaient un objectif : « l'écroulement progressif et le déclin rapide des illusions de la première modernité ; de la croyance qu'il y a une fin à la route que nous nous sommes choisie, qu'il existe un *telos* accessible du changement historique, un état de perfection à atteindre demain<sup>2</sup> ». En second lieu, la montée sans précédent de l'individualisme menant à la privatisation de tout et au solipsisme généralisé :

Ce qui était considéré comme une tâche à accomplir par la raison humaine vue comme dotation collective et propriété de l'espèce humaine, a été fragmenté (« individualisé »), assigné à des énergies et des instincts individuels, et abandonné au management des individus et à la gestion individuelle des ressources. [...] Un écho à cette mutation fatidique se lit dans le redéploiement du discours éthico-politique du cadre de la « société juste » à celui des « droits humains ». Il s'observe dans ce recentrage du discours sur les droits des individus à rester différents et à sélectionner et définir à volonté leur propres modèles de bonheur [...]<sup>3</sup>.

S'appuyant sur Sennett, Bauman insiste sur l'importance des routines dans le travail. Mises à mal, les routines contemporaines, artificielles et déconnectées du réel, déstabilisent l'individu, qui se retrouve face à lui-même, effrayé de sa liberté. Pour Houellebecq, l'effondrement du social sous l'effet du narcissisme débouche sur la perte des normes prescriptives. Le choc est d'autant plus violent que la modernité lourde, nimbée de totalitarisme, s'opposait fortement à cette

---

<sup>1</sup> Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press, 2000, p. 28. La traduction est de l'auteur, comme toutes les citations appartenant au même texte.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>3</sup> *Ibid.*

tendance, et comportait un programme clair pour tous. Les contraintes et l'aliénation de l'individu étaient consenties au nom du progrès. L'anthropologue Danielle Desmarais définit l'hypermodernité comme « la modernité qui glorifie le présent, l'intensité, le performatif, sans le poids du passé, ni l'exigence du futur<sup>4</sup> ». Pour elle, le mouvement prend racines dans le milieu artistique de l'après-guerre, notamment la contre-culture californienne. En France, Mai 68 participe à cette affirmation du désir immédiat :

Quand nous lisons certains écrits fortement inspirés du postmodernisme, de Jean-François Lyotard à Jean Baudrillard, de Zygmunt Bauman à Gilles Lipovetsky ou Michel Maffesoli, nous oscillons entre une vision tragique à la Nietzsche, du Surhomme destiné à remplacer Dieu dont la mort est déclarée, et une vision romantique de l'individu enfin débarrassé des contraintes des Grands Récits modernes [...]. Car ce qui est en cause dans le discours *postmoderne*, c'est l'ébranlement des grandes institutions de la modernité [...]. Le discours postmoderne insiste sur les limites et les échecs de la science, de la morale, de l'Etat, des grandes utopies politiques devant la complexité des problèmes sociaux et fait appel aux seuls choix et responsabilités individuelles, aux individus sujets et créateurs de leur mode de vie, dans le présent<sup>5</sup>.

La science, aventure de la domination humaine de la nature via la technique, peut être retracée à travers l'aventure industrielle. Pendant des siècles, l'homme a quantifié l'espace avec le temps, puis en quelques décennies, il s'est libéré des contraintes temporelles. Pour Bauman, l'aventure de la modernité lourde se confond avec cette phase de libération durant laquelle il a fallu apprivoiser le temps pour en neutraliser la dynamique. La mythologie moderne repose sur l'exploration de l'espace : conquête spatiale, expéditions, voyages au bout du monde. Willow Run, la forteresse de General Motors, temple du fordisme, exemplifie cette lutte. L'espace était la valeur, et le temps l'instrument dynamique pour la conquérir. Mais confiance et coopération humaine disparaissent de ce système volatile où les partenaires les moins influents deviennent des agents anonymes et sans culture, et où le plus fort domine sans partage ni compassion. La postmodernité instaure la flexibilité, la fluidité des informations et la délocalisation de la production. Avec elle, le pouvoir politique s'inféode à la science et à l'industrie pourvoyeuses de technologie : « Quant au pouvoir, il prend le large, quittant la rue et les échoppes, délaissant les couloirs des assemblées et des parlements, fuyant les gouvernements régionaux ou nationaux. Désormais hors d'atteinte des citoyens, il investit l'extraterritorialité des

---

<sup>4</sup> Danielle Desmarais, « L'approche autobiographique et les pratiques des histoires de vie » dans Isabelle Fortier et Jacques Rhéaume (éds.), *Transformations de la modernité et pratiques (auto)biographiques*, vol. 1, Montréal, PU Québec, 2010, p. 6.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 5-6.

réseaux électroniques [...]»<sup>6</sup>. La primauté de l'électronique dans les rapports humains et les supports culturels déprécie l'espace : les mêmes informations et les mêmes produits sont disponibles partout. L'absence de guide et de repères moraux fait encourir une catastrophe, selon Bauman :

Les passagers du navire "Capitalisme Lourd" avaient pleinement confiance [...] que les quelques membres de l'équipage invités à grimper sur le pont du capitaine mèneraient le bateau à bon port. [...] En revanche, les passagers de l'aéronef « Capitalisme Léger » découvrent avec effroi que la cabine de pilotage est vide et que nul ne peut extraire d'indices sur la destination du vol à partir de la mystérieuse boîte noire identifiée « pilote automatique » [...] ni ne sait s'il existe des règles qui permettraient aux passagers de maximiser la sécurité de leur arrivée<sup>7</sup>.

Alain de Benoist renchérit :

Cette « liquidité » rejoint la déterritorialisation qui est de règle dans le cyberspace. Il en va de même du téléphone cellulaire, de l'ordinateur portable ou des techniques Wi-Fi, qui suppriment tout lien rattachant à un lieu précis. La mobilité, la « transparence », la disponibilité permanente sont érigées en idéal. La supériorité des « flux sur les codes » avait déjà été annoncée par Gilles Deleuze et Michel Foucault. Toutes les nouvelles technologies se ramènent à des transmissions de flux. Passage de la logique tellurique à la logique maritime, qui ne connaît pas de frontières, mais seulement des vagues et des flux. Logique du commerce et de l'échange, qui va de pair avec le déracinement. L'*Homo numericus*, nouveau nomade, est à la fois de partout et de nulle part<sup>8</sup>.

Spengler résume notre civilisation par cette phrase laconique : « L'espace infini est l'idéal que l'âme occidentale n'a cessé de *chercher* dans son univers ambiant<sup>9</sup> ». Les romans de Houellebecq invitent à penser qu'une fois l'espace conquis, la science a manqué d'objet adapté pour rester positive et motivante.

## 2. L'influence fondamentale de Spengler

Le consumérisme et le scientisme honnis par Houellebecq se posent comme la religion de la postmodernité dans un monde aux valeurs humaines déconsidérées ; ces hypothèses sous-tendent la science-fiction de Philip K. Dick, auteur que Houellebecq a lu. Houellebecq, dont la formation et la culture embrassent la science et la philosophie, a grandi

---

<sup>6</sup> Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, op. cit., p. 39.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>8</sup> Alain De Benoist, « Homo numericus », 2010, p. 5-6 :

<[http://www.lespectacledumonde.fr/index.php?option=com\\_content&view=article&catid=29:dossier&id=266:dossier565](http://www.lespectacledumonde.fr/index.php?option=com_content&view=article&catid=29:dossier&id=266:dossier565)> [consulté le 1/12/2016].

<sup>9</sup> Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, op. cit., p. 173.

avec les récits d'horreur et de science-fiction escortant l'essor de la cybernétique. Son premier texte est consacré à l'auteur de récits d'épouvante, H.P. Lovecraft. Houellebecq s'intéresse à la science mais la considère avec scepticisme voire parfois avec mépris. Mais sa relation à la science est complexe car Houellebecq, peu spinoziste, sait qu'elle seule permet à l'homme d'être épargné par les affres de la nature.

Son roman majeur, *Les Particules élémentaires*, s'ouvre sur la science, présentée comme une mutation métaphysique ayant déstructuré la culture occidentale et fait de l'homme un esclave humilié, simple interface sexuée des machines, d'où l'importance du sexe dans la problématique. Baudrillard et Spengler ont eu sur lui l'influence la plus considérable, si bien qu'on peut dire que Houellebecq « littérarise » leurs théories. À l'instar de Spengler, Houellebecq est persuadé de l'inexorabilité du déclin du monde occidental, comme il en a été pour les autres cultures dominantes avant celle-ci. Spengler discerne des analogies profondes et des motifs récurrents entre huit « hautes cultures » qui se sont succédées dans l'Histoire humaine : les cultures égyptienne, babylonienne, indienne, chinoise, gréco-romaine, arabe, mexicaine, et celle du monde Occidental. Ces cultures connaîtraient un cycle identique, comparable à celui des êtres vivants : naissance, développement, apogée puis déclin mortel qui se traduirait par un figement. Spengler estime que « Tout caduc n'est que parabole<sup>10</sup> ». Ce passage séminal éclaire sa pensée :

Une culture *naît* au moment où une grande âme se réveille [...]. Elle croît sur le sol d'un paysage exactement délimitable, auquel elle reste liée comme la plante. Une culture meurt quand l'âme a réalisé la somme entière de ses possibilités sous la forme de peuples, de langues, de doctrines religieuses, d'arts, d'États, de sciences, et qu'elle retourne à l'état psychique primaire. [...] Quand le but est atteint et l'idée achevée [...] la culture *se fige* brusquement, elle meurt, son sang coule, ses forces se brisent : elle devient *civilisation*<sup>11</sup>.

La civilisation est « le *destin* inévitable d'une culture<sup>12</sup> ». Dans cette pensée, nimbée de mysticisme, tout succès contient en germes son déclin. Le crépuscule d'une culture scelle la mort du génie artistique : après une production vigoureuse, qualitative et dynamique, la phase de « civilisation » instaure la répétition sérielle et le recyclage des productions artistiques du passé.

Via une approche morphologique de la production artistique et scientifique, Spengler cerne l'esprit d'une époque. Ainsi les Grecs, à la culture « apollinienne » proche du corps et de l'âme, étaient incapables de

---

<sup>10</sup> Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident : Esquisse d'une morphologie de l'Histoire universelle*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1948, p. 109.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 43.

se projeter dans le temps : la statuaire nue grecque et la colonne dorique l'illustrent, ainsi que la soumission à l'ici et maintenant. En mathématiques, Spengler oppose les pythagoriciens et les cartésiens, c'est-à-dire la ligne et le point, le fini et l'infini. S'il méprise l'art des Romains, il loue leur technique et admire leur maîtrise de l'espace et des circuits économiques qui témoignent d'une culture « faustienne » matérialiste<sup>13</sup>. Spengler, suivi sur ce point par Baudrillard et Houellebecq, estime que toute pensée commence par une réflexion sur le destin, donc sur la mort :

C'est ici, à ce point décisif de l'être, où l'homme commence à devenir homme et à connaître son immense solitude dans le tout, que la peur cosmique se révèle comme peur purement humaine de la mort, peur de la limite de l'univers lumineux, peur de l'espace figé. Ici est l'origine de la pensée supérieure, qui est d'abord réflexion sur la mort. Chaque religion, chaque science naturelle, chaque philosophie trouve ici son point de départ. Chaque grande symbolique lie son langage formel au culte des morts [...], à l'ornement sépulcral. Le style égyptien débute par des temples funéraires des pharaons, l'antique par l'ornement géométrique des urnes funéraires, l'arabe par les catacombes et les sarcophages, l'occidental par la cathédrale<sup>14</sup>.

Selon Spengler, la chute d'une culture s'opère par le dictat mortifère de la technique sur celle-ci. Dans les années 30, Spengler prédit que les Américains domineront le monde sans le dévier de sa mort programmée et sans contribution innovatrice à la création artistique. Selon lui, le monde occidental n'a plus produit d'œuvres artistiques majeures depuis longtemps : constatation étayée par les romans de Houellebecq, partisan de la ligne grise, retranscrivant l'apathie et le renoncement. Spengler établit que la mort programmée d'une culture se lit dans l'affaiblissement de sa vie intellectuelle et la prise de pouvoir autoritaire du techno-économique sur le génie organique ; une technique innovante n'étant en rien la preuve d'une culture vivante et inventive.

Lors du déclin d'une culture, Spengler observe l'apparition systématique de « villes mondiales », cosmopolites<sup>15</sup>, outrageusement dominantes, dégradant le sentiment de patrie, où les citoyens forment une « masse houleuse et informe<sup>16</sup> » et où la vie culturelle est insincère et stéréotypée. Ce sentiment de masse paranoïaque et hostile est aussi relayé par Houellebecq dans ses narrations situées d'abord en milieu urbain avant un exil léthal dans la nature.

Dans *L'Allemagne en danger*, publié en 1933, prudemment rebaptisé *Les années décisives* suite au putsch d'Hitler, Spengler prédit à la fois

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 43-45.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 44.

l'avènement du national-socialisme et la mort du Reich. Au-delà de la chute de la patrie allemande, c'est pourtant tout le monde occidental qui selon lui s'engouffre dans le déclin. Dans *L'Homme et la technique*, il avertit sombrement ses contemporains : « Toutes les grandes inventions et les grandes entreprises proviennent de la joie qu'éprouvent les hommes forts à vaincre. Elles sont l'expression de la personnalité et non de la pensée utilitaire des masses, qui ne font que regarder, mais doivent accepter les conséquences, quelles qu'elles soient<sup>17</sup> ». Spengler anticipe la suprématie du scientifico-économique sur le politique, et estime que le monde occidental se maintiendra en l'état jusqu'en l'an 2000, avant un retour de l'hégémonie de la force pure. Impressionné par la victoire du Japon sur la Russie et la déroute humiliante de l'armée allemande lors de la crise du Maroc, il prédit que l'Occident sera vaincu par sa propre technique par des pays démographiquement plus dynamiques.

Autre stigmaté de la chute d'une culture : la remise en cause de l'autorité, l'aspiration à l'effacement des différences sociales, et l'instauration de rigidités nuisibles. Spengler note aussi le souci obsessionnel de la sécurité, et le déferlement d'une nostalgie stérile accompagnée d'une crispation identitaire ; des thèmes au cœur des romans de Houellebecq. Spengler pointe le danger de ce « destin faustien » de la soumission de l'humain à la technique. Spengler formule un reproche à Descartes : « Par lui l'analyse de l'infini est devenue une réalité<sup>18</sup> ». La volonté de domination de la nature, et l'attraction exercée par les espaces infinis sur l'homme, destin du monde occidental, est une illusion dont Spengler prédit qu'elle lui sera fatale dans *L'Homme et la technique* : « La lutte contre la nature est sans espoir, et malgré cela elle sera menée jusqu'au bout<sup>19</sup> ». Nulle formule ne saurait mieux résumer la littérature de Houellebecq.

C'est cette lutte inexorable et désespérée que Houellebecq donne à lire comme un leitmotiv dans ses romans : *Les particules élémentaires* sont une illustration canonique de la vision spenglerienne du crépuscule de l'Occident. La mutation anticipée s'y accomplit inexorablement, le cheminement psychologique et social est conforme aux prédictions, singulièrement concernant l'irrévocabilité de la fin de l'Occident. Houellebecq ouvre son texte sur la présentation d'une nouvelle culture : Michel a propulsé l'humanité dans une nouvelle ère où règnent des posthumains, délestés de la reproduction sexuée. Ce tribut à Spengler établit que l'Occident est parvenu à une fin de cycle qui le conduit inévitablement au déclin et au remplacement par un nouvel ordre. Le

---

<sup>17</sup> Oswald Spengler, *L'Homme et la technique*, Paris, Gallimard, 1969, 134.

<sup>18</sup> Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, vol. I, *op. cit.*, p. 83.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 83.



sentiment général de catastrophe qui imprègne les textes postmodernes y est mis rationnellement en perspective avec la logique spenglerienne. Houellebecq met au centre du processus la science et ses découvertes révolutionnaires qui en faisant chuter le christianisme médiéval à son apogée, instaure une nouvelle ère pour l'Occident. Environ huit siècles plus tard, l'essoufflement constaté rend plausible la fin de l'Occident.

Les mutations métaphysiques [...] sont rares dans l'histoire de l'humanité. Par exemple, on peut citer l'apparition du christianisme. Dès lors qu'une mutation métaphysique s'est produite, elle se développe sans rencontrer de résistance jusqu'à ses conséquences ultimes. Elle balaie sans même y prêter attention les systèmes économiques et politiques, les jugements esthétiques, les hiérarchies sociales. Aucune force humaine ne peut interrompre son cours – aucune autre force que l'apparition d'une nouvelle mutation métaphysique. On ne peut pas spécialement dire que les mutations métaphysiques s'attaquent aux sociétés affaiblies, déjà sur le déclin. Lorsque le christianisme apparut, l'Empire romain était au faite de sa puissance ; suprêmement organisé, il dominait l'univers connu ; sa supériorité technique et militaire était sans analogue ; cela dit, il n'avait aucune chance. Lorsque la science moderne apparut, le christianisme médiéval constituait un système complet de compréhension de l'homme et de l'univers ; il servait de base au gouvernement des peuples, décidait de la paix comme de la guerre, organisait la production et la répartition des richesses ; rien de tout cela ne devait l'empêcher de s'effondrer<sup>20</sup>.

Dans ses romans, Houellebecq réproouve le matérialisme et le scientisme, et appelle de ses vœux à un retour à la foi et à l'esprit, autrement dit à l'âme, en lieu et place d'une raison hypertrophiée et mortifère. Spengler exprimait une position similaire :

Les mondes scientifiques sont superficiels, des mondes pratiques, sans âme, purement extensifs. Ils sont à la base du bouddhisme, du stoïcisme et du socialisme également. Ne plus vivre la vie avec une évidence spontanée, à peine consciente, ne plus l'admettre comme un destin voulu par Dieu, mais la considérer comme un problème [...] – tel est l'arrière-plan dans les trois cas. Le cerveau règne parce que l'âme a démissionné<sup>21</sup>.

Dans *Rester vivant*, compilation de conseils destinés aux jeunes écrivains visant à contenir la facticité et les pulsions suicidaires, sur un ton foncièrement spenglerien, Houellebecq estime que la nature viendra à bout de la surchauffe capitaliste et mettra l'homme au pas, scellant la fin de la civilisation occidentale axée sur la technologie et le consumérisme. Néanmoins, Houellebecq reconnaît que même si la science a compromis les bases spirituelles de l'Occident, elle en constitue son accomplissement le plus indéniable :

L'Occident [...] est une entité qui disparaît, mais sa disparition est plutôt une bonne chose. Son rôle historique est fini. Cela ne veut pas dire que je sache ce qui va en

---

<sup>20</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p. 10.

<sup>21</sup> Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, vol. I, *op. cit.*, p. 336.

résulter. Je décris une phase du déclin, mais sans percevoir ce déclin comme tragique. C'est juste tragique pour les individus, pas pour l'histoire de l'humanité. Parallèlement à ce déclin, l'influence technique reste vive, car la science est une chose puissante et intelligente, et intéressante en soi. À mon avis, l'Occident ne produit plus rien d'intéressant que sa science depuis longtemps<sup>22</sup>.

**Indice concordant : Houellebecq referme *Les particules élémentaires* sur le rationalisme : en dépit de ses errements, la science demeure l'initiative centrale du projet culturel occidental, et mérite à ce titre d'être débattue en profondeur :**

On peut dire que l'Occident s'est intéressé au-delà de toute mesure à la philosophie et à la politique [...] ; on peut dire aussi que l'Occident a passionnément aimé la littérature et les arts ; mais rien en réalité n'aura eu autant de poids sur son Histoire que le besoin de certitude rationnelle. À ce besoin de certitude rationnelle, l'Occident aura finalement tout sacrifié : sa religion, son bonheur, ses espoirs, et en définitive sa vie. C'est une chose dont il faudra se souvenir, lorsqu'on voudra porter un jugement d'ensemble sur la civilisation occidentale<sup>23</sup>.

### **3. Rôle de la littérature devant l'appauvrissement culturel et artistique**

L'architecture et l'ingénierie civile dégradent la ville. Selon Houellebecq, la science et la compétition économique, « métaphore de la maîtrise de l'espace<sup>24</sup> », remodelent le territoire à la hussarde et sans goût : « Nous travaillons dans un quartier complètement dévasté, évoquant vaguement la surface lunaire. C'est quelque part dans le treizième arrondissement. Quand on arrive en bus, on se croirait vraiment au sortir d'une troisième guerre mondiale. Pas du tout, c'est juste un plan d'urbanisme<sup>25</sup> ». Le visage de la France a changé depuis que la paysannerie a été décimée par le progrès scientifique. Dans *La carte et le territoire*, ce processus d'enlaidissement et de pervertissement parvient à son terme. Petisseaud, un chirurgien esthétique malfaisant, toise l'autorité des garants de l'ordre et de la justice. Il devient un assassin et découpe la dépouille de Michel Houellebecq, le personnage, au laser. Sa science de la recomposition des corps, la chirurgie esthétique, revisitée par le crime, dénote la dénaturation et la mutilation subies par le monde. Jed, l'artiste, observe tristement que la technique a fait du monde un lieu absurde et désubstantialisé. Ses premières œuvres, des photographies d'objets prises par milliers pour des catalogues VPC, ne comportent pas

---

<sup>22</sup> Michel Houellebecq, *Rester vivant*, Paris, Libro, 1998, p. 11-12.

<sup>23</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, op. cit., p. 334-335.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>25</sup> Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Maurice Nadeau, 1994, p. 23.

le moindre humain. Ses peintures, prétendu hommage aux « métiers humains », dénoncent les ravages de la spécialisation professionnelle, l'abâtardissement de la culture (surtout au regard de ce que la culture européenne fut un jour) et la corruption inhérente à la numérisation du monde :

Le regard que Jed Martin porte sur la société [...] est celui d'un ethnologue bien plus que d'un commentateur politique. Martin, insiste-t-il, n'a rien d'un artiste engagé, et même si « L'introduction en bourse de l'action Beate Uhse », une de ses rares scènes de foule, peut évoquer la période expressionniste, nous sommes très loin du traitement grinçant, caustique d'un George Grosz ou d'un Otto Dix. Ses *traders* en jogging et sweat-shirt à capuche qui acclament avec une lassitude blasée la grande industrielle du porno allemand sont les héritiers directs des bourgeois en jaquette qui se croisent, interminablement, dans les réceptions mises en scène par le Fritz Lang des *Mabuse* ; ils sont traités avec le même détachement, la même froideur objective<sup>26</sup>.

Les dernières œuvres de Jed s'efforcent en vain de représenter le réel fragmenté par la technologie et qui se refuse à l'esprit ou s'évanouit de la conscience humaine. Après le prestige des métiers scientifiques est venue la vogue des métiers ineptes (dinandier, orpailleur, maréchal-ferrant), désuètes reconstitutions, parties intégrantes du simulacre. Leur composante ridicule échappe aux personnages. Dans *Soumission*, le monde s'écroule, la volition est vaincue. Les hommes, sans même avoir subi de modification génétique, n'ont plus rien d'humain.

Contre cette dégradation, la littérature peut-elle initier un sursaut positif ? Est-elle légitime pour traiter de ces questions ? Que doit-elle faire lorsque la science, avec l'informatique, les réseaux sociaux, la téléphonie portable, appauvrit la langue et l'imaginaire, et détache l'homme des questions philosophiques tout en amenuisant son bon goût ? *Soumission*, étrange narration émanant d'un monde baignant dans le non-sens, donne toute sa signification à l'œuvre houellebecquienne, envisagée comme une déclaration d'amour à la littérature. L'humain occidental et sa littérature contemporaine y sont moribonds, soit, mais la grande littérature du passé s'offre au narrateur comme une carte irriguée d'énergie et d'humanité pour rediriger la sienne. Pour Houellebecq la littérature, dépositaire de l'âme étouffée par la technique, a une mission cruciale : maintenir possible la connaissance et l'élévation de l'humanité, et aider à retracer le chemin parcouru pour que subsiste une voie humaine.

Les capacités en la matière de Houellebecq sont désormais plébiscitées. Éric Fassin<sup>27</sup>, en dépit de ses réserves sur la méconnaissance du féminisme par Houellebecq, complimente l'auteur pour sa capacité à

---

<sup>26</sup> Michel Houellebecq, *La carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010, p. 188-189.

<sup>27</sup> Éric Fassin, « Houellebecq 'sociologue' : Les particules élémentaires, ou le roman noir de la sexualité française », 2010 : <<http://msi.net/Houellebecq-sociologue>> [consulté le 1/12/2016].

faire de la littérature un relais passionnant aux sciences sociales. Grand appréciateur de l'œuvre de Houellebecq, Zygmunt Bauman salue sans réserve *La possibilité d'une île* : « the first great, and thus far unrivalled dystopia for the liquid, deregulated, consumption-obsessed, individualized era<sup>28</sup>... ». Bauman salue un auteur audacieux situé en avant-poste d'une situation historique inédite pour décrypter le futur du monde alors que celui-ci apparaît plus énigmatique que jamais :

Orwell, Huxley, tout comme Houellebecq, étaient des enfants de leur temps. [...] Ils croyaient à la mise en service d'un futur sur commande, écartant comme une grossière incohérence l'idée d'un futur self-made. Ce qui les plongeait dans l'inquiétude, c'était les prises de mesures erronées, les patrons informes et les tailleurs négligents, ivres ou véreux. Pas un instant ils n'imaginaient que les ateliers pourraient périliter puis être démantelés. Ils n'avaient pas anticipé la possibilité d'un monde sans tailleur. Houellebecq, en revanche, écrit depuis les entrailles d'un tel monde. [...] Les contemporains de Houellebecq, une fois placés sur leur orbite, ne croisant jamais la trajectoire de quiconque, n'ont pas plus besoin de régulateur ou de chef d'orchestre que les planètes et les étoiles n'ont de besoin d'un planificateur ou d'une signalisation. Ils sont parfaitement capables de trouver seuls le chemin de l'abattoir.<sup>29</sup>

Aurélien Bellanger vante l'aptitude de l'auteur à faire état du profond malaise qui enserre l'âme occidentale tout en proposant un roman doté d'une pluralité de discours et de conceptions. Selon lui, sous la plume de Houellebecq les sciences de l'homme deviennent des catalogues de souffrances, car il « accomplit le travail d'un encyclopédiste du mal [...]. La pyramide des sciences s'enfoncé résolument dans les cercles de l'Enfer. La sociologie, la psychologie, la biologie et la physique expriment, chacune à leur échelle, le désarroi universel<sup>30</sup> ».

Christian Monnin souligne la dimension argumentative d'une œuvre rigoureuse, en recherche permanente de solutions, qui expérimente et teste littérairement ses constructions :

La « posture scientifique » traduit l'intention des romans de Houellebecq de produire une image du monde et même d'atteindre une vision englobante, voire totalisante, d'un état de civilisation. Ces romans sont donc dominés par une visée interprétative et explicative. [...] L'enjeu des romans est [...] d'étayer la validité de cette solution avec des moyens proprement romanesques, ce qui les sauve des travers du roman à thèse<sup>31</sup>.

Dominique Noguez souligne l'importance du métalangage et l'emploi ironique, par l'auteur, de tournures raisonnables moquant la pseudo-scientificité. Noguez relève « l'abondance de marques lexicales ou

---

<sup>28</sup> Zygmunt Bauman, *This Is Not a Diary*, Cambridge, Polity Press, 2012, p. 21.

<sup>29</sup> Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, op. cit., p. 22.

<sup>30</sup> Aurélien Bellanger, *Houellebecq : Écrivain romantique*, Paris, Léo Scheer, 2010, p. 27.

<sup>31</sup> Christian Monnin, « Extinction du domaine de la lutte : L'œuvre romanesque de Michel Houellebecq », dans *L'Atelier du Roman*, n° 32, 2002, p. 128-137.

grammaticales de la scientificité, emploi d'une riche panoplie de formes adverbiales destinées à pondérer les énoncés et à leur donner un caractère incontestable<sup>32</sup> ».

Dans *Les particules élémentaires*, la capacité de la littérature à refléter ou prévoir le monde est abordée lors de la conversation entre Bruno et Michel sur l'œuvre d'Aldous Huxley. Pour Bauman, les visions d'Orwell et d'Huxley expérimentent les peurs de la modernité lourde : « George Orwell's *Nineteen Eighty Four* was the [...] canonical inventory of the fears and apprehensions which haunted modernity in its heavy stage. Once projected upon the diagnoses of contemporary troubles and the causes of contemporary sufferings, such fears set the horizons of the emancipatory programmes of the era<sup>33</sup> ». La vision des deux auteurs diffère, mais non leur peur commune, celle de l'aliénation :

Le monde décrit par Orwell dans 1984 était un monde de saleté, de misère, de pénurie et de convoitise ; le monde décrit par Huxley dans *Brave New World* était une terre de prodigalité, d'opulence et de satiété. De manière prévisible, ceux qui habitaient dans le monde imaginé par Orwell étaient déprimés et effrayés ; ceux décrits par Huxley étaient insouciant et enjoués. [...] Leur point commun était la prémonition d'un monde *très précisément contrôlé*. [...] La vision cauchemardesque qui hantait ces deux écrivains était celle où les hommes et les femmes n'étaient plus aux commandes de leur vie<sup>34</sup>.

Chez Houellebecq, l'homme vaincu par la dépression sombre dans une vie creuse dédiée à la consommation. *Soumission* convoque en outre le terrorisme islamiste ainsi que des éléments de fiction politique, dans une atmosphère à la fois ultraviolente et viciée par le non-sens. Néanmoins, Houellebecq y exprime son amour et son espoir immodérés envers la seule « science » offrant à l'Occident une planche de salut ; celle inexacte et menacée de l'âme humaine, c'est-à-dire la littérature, seule à encore pouvoir parvenir à ce résultat. Seul le traitement romanesque de ces thèmes, via des personnages dotés d'une dimension affective, autorise une réflexion nourrie en aval de la lecture, à la différence des ouvrages théoriques. Dans *Ennemis publics*, Houellebecq, abordant le thème de la honte, se dit incapable de se souvenir de ce qu'en a écrit Nietzsche (pourtant « un très bon écrivain », ironise-t-il), tandis qu'il peut citer de mémoire la dernière phrase du *Procès de Kafka* : « C'était comme si la honte devait lui survivre<sup>35</sup> ». Pour Michel, dans *Les particules élémentaires*, ce que les romanciers de la modernité lourde ont négligé, y

---

<sup>32</sup> Dominique Noguez, *Houellebecq, en fait*, Paris, Fayard, 2003, p. 127.

<sup>33</sup> Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, *op. cit.*, 2000, p. 27.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>35</sup> Michel Houellebecq et Bernard Henri-Lévy, *Ennemis publics*, Paris, Flammarion/Grasset, 2008, p. 240.

compris Aldous Huxley, et ce qui doit être relaté à travers la littérature contemporaine, c'est l'individualisme et ses effets :

La mutation métaphysique ayant donné naissance au matérialisme et à la science moderne a eu deux grandes conséquences : le rationalisme et l'individualisme. L'erreur d'Huxley est d'avoir mal évalué le rapport de forces entre ces deux conséquences. Spécifiquement, son erreur est d'avoir sous-estimé l'augmentation de l'individualisme produite par une conscience accrue de la mort<sup>36</sup>.

*Soumission* formule l'opinion que la littérature est en danger. Les propos désabusés du narrateur, professeur de littérature et spécialiste de Huysmans, montrent que la pseudoscience et la lâcheté investissent les sciences humaines. Dans *Les particules élémentaires*, le narrateur émet déjà des réserves sur ces dernières, et lie leurs prétendues insuffisances à leur domination insolente et absence d'opposition :

Le ridicule global dans lequel avaient subitement sombré, après des décennies de surestimation insensée, les travaux de Foucault, de Lacan, de Derrida et de Deleuze ne devait sur le moment laisser le champ libre à aucune pensée philosophique neuve, mais au contraire jeter le discrédit sur l'ensemble des intellectuels se réclamant des « sciences humaines » ; la montée en puissance des scientifiques dans tous les domaines de la pensée était dès lors devenue inéluctable<sup>37</sup>.

#### **4. La science, non sans séduction, dégrade le monde et détruit l'humain**

Au début de sa carrière littéraire, certains critiques abusés par la prévalence de la science dans ses romans taxaient Houellebecq de scientisme, à l'exemple de Philippe Forest<sup>38</sup>. Certes, dans *Les particules élémentaires*, Bruno, admet la supériorité des professions scientifiques qui permettent à elles seules de comprendre et d'agir sur le monde, mais dans son ensemble le message de Houellebecq sur la science est foncièrement alarmiste. Bruno concède piteusement qu'à l'inverse de son demi-frère Michel, scientifique aux travaux prophétiques, il n'apporte aucune contribution sérieuse au monde : « [Les travaux de Michel] ont permis la naissance de vaches génétiquement modifiées, avec une production de lait améliorée, des qualités nutritionnelles supérieures. Il a changé le monde. Moi je n'ai rien fait, rien créé ; je n'ai absolument rien apporté au monde<sup>39</sup> ». Dans *Plateforme*, le narrateur dresse un constat similaire, en raillant l'inutilité fondamentale des métiers « tertiaire » :

---

<sup>36</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, *op. cit.*, p. 199.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 391.

<sup>38</sup> Philippe Forest, « Le roman, le rien », dans *Art Press*, n° 44, 1999, p. 56-60.

<sup>39</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, *op. cit.*, p. 251.

Qu'avais-je produit, moi-même, pendant mes quarante années d'existence ? À vrai dire, pas grand-chose. J'avais organisé des informations, facilité leur consultation et leur transport ; parfois aussi, j'avais procédé à des transferts d'argent [...]. En un mot, j'avais travaillé dans le tertiaire. Des gens comme moi, on aurait pu s'en passer<sup>40</sup>.

Bruno, commentant la spécialisation professionnelle à outrance dans *Les particules élémentaires*, remarque ironiquement que ses compétences techniques sont moindres que celles de l'homme de Néandertal.

Je ne sers à rien, dit Bruno avec résignation. Je suis incapable d'élever des porcs. Je n'ai aucune notion sur la fabrication des saucisses, des fourchettes ou des téléphones portables. Tous ces objets qui m'entourent, que j'utilise ou que je dévore, je suis incapable de les produire ; je ne suis même pas capable de comprendre leur processus de production. [...] Placé en dehors du complexe économique-industriel, je ne serais même pas en mesure d'assurer ma propre survie : je ne saurais comment me nourrir, me vêtir, me protéger des intempéries ; mes compétences techniques personnelles sont largement inférieures à celle de l'homme de Néandertal<sup>41</sup>.

Cette fascination exercée par la science trouve une explication rationnelle : Houellebecq postule que si la science est devenue le pilier de l'Occident, c'est à cause de la peur que la nature lui a toujours inspirée. La science a permis à l'homme de la dompter pour ne plus être à sa merci. N'étant plus, de son point de vue, une menace pour lui, l'Occidental veut désormais s'en affranchir comme d'un paramètre négligeable. Houellebecq émaille ses romans de descriptions hallucinées et cruelles de la nature. La vision tragique qu'en a Michel, dans *Les particules élémentaires*, éclaire en profondeur ses conceptions des rapports humains. Son aversion précoce pour la nature déclenche sa vocation scientifique. Pourtant ce garçon mal guidé par les adultes conçoit très jeune que la science se voue positivement à la destruction :

Il suivait [...] le cœur serré, la diffusion hebdomadaire de La Vie des animaux. Les gazelles et les daims, mammifères gracieux, passaient leur journée dans la terreur. Les lions et les panthères vivaient dans un abrutissement apathique traversé de brèves explosions de cruauté. Ils tuaient, déchiquetaient, dévoraient les animaux les plus faibles, vieillissants ou malades ; puis ils replongeaient dans un sommeil stupide, uniquement animé par les attaques des parasites qui les dévoraient de l'intérieur. [...] Michel frémissait d'indignation, et là aussi sentait se former en lui une conviction inébranlable : prise dans son ensemble la nature sauvage n'était rien d'autre qu'une répugnante saloperie ; justifiait une destruction totale, un holocauste universel – et la mission de l'homme sur la Terre était probablement d'accomplir cet holocauste<sup>42</sup>.

Avec la science, l'Occidental musèle sa peur des éléments et place la nature sous sa coupe. Il se prémunit de prédateurs, de maladies, de parasites, de fléaux. Néanmoins, constate Houellebecq, la vie

---

<sup>40</sup> Michel Houellebecq, *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001, p. 93.

<sup>41</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, *op. cit.*, p. 250.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 47-48.

postmoderne instille aux individus le désir morbide de se fermer au monde, voire de s'en couper. La science chez Houellebecq est l'autre nom du mensonge et de la déliaison, partant, dans sa logique, l'autre nom du mal. Au lieu d'unir les êtres devant des figures charismatiques ou un Dieu fédérateur, la science se change en religion du matérialisme. L'individu, devenu son propre juge, inaccessible aux sanctions, se prive de miséricorde et de rédemption. Dans *Les particules élémentaires*, Michel et son collègue Desplechin débattent de ce sujet. Selon Desplechin, diverses stratégies ont oblitéré la peur de l'espace, mais le libéralisme, qui n'offre qu'une diversion et non l'épanouissement, est inopérant, comme Michel le consigne dans sa *Méditation sur l'entrelacement*, publiée avant sa mort :

L'homme peu instruit est terrorisé par l'idée de l'espace ; il l'imagine immense, nocturne et béant. Il imagine les êtres sous la forme élémentaire d'une boule, isolée dans l'espace, recroquevillée dans l'espace, écrasée par l'éternelle présence des trois dimensions. Terrorisés par l'idée de l'espace, les êtres humains se recroquevillent ; ils ont froid, ils ont peur. Dans le meilleur des cas ils traversent l'espace, ils se saluent avec tristesse au milieu de l'espace<sup>43</sup>.

La science se présente sous des abords ludiques et séducteurs au jeune Michel. Esseulé, désireux de faire corps avec quelque chose, il la découvre via Pif Gadget. Elle devient le moteur de son imaginaire et de ses désirs : Michel veut comprendre le monde. Sa quête se poursuit avec *Tout L'Univers*, encyclopédie de vulgarisation où le monde est un vaste système fascinant à maîtriser. Son sentiment d'avoir trouvé sa vocation s'affermi. Houellebecq dénonce ici à demi-mots une intellectualité vaine, illusionnée, ou dévoyée par un déséquilibre fondamental. Dernièrement, la sublimation du désir de Michel hâte ses tendances misanthropiques et radicalise sa mise à l'écart du monde. En attendant que sa profession ne détériore son âme, et que le problème du désir ne ruine son existence, Michel poursuit cette exploration intellectuelle pure, proche de l'extase :

Michel était très au-dessus du niveau de sa classe. L'univers humain – il commençait à s'en rendre compte – était décevant, plein d'angoisse et d'amertume. Les équations mathématiques lui apportaient des joies sereines et vives. Il avançait dans une semi-obscrité, et tout-à-coup il trouvait un passage : en quelques formules, en quelques factorisations audacieuses, il s'élevait jusqu'à un palier de sérénité lumineuse. La première équation de la démonstration était la plus émouvante, car la vérité qui papillotait à mi-distance était encore incertaine ; la dernière équation était la plus éblouissante, la plus joyeuse<sup>44</sup>.

Bien après ces jeunes années enamourées pour la science, Michel Djerzinski, devenu chercheur en biologie moléculaire et directeur de son laboratoire, réalise que sa profession repose sur des activités

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 376.

<sup>44</sup> Michel Houellebecq, *La possibilité d'une île*, Paris, Flammarion, 2001, p. 85-86.



procédurières. Ses collègues chercheurs, des tâcherons sans envergure, s'acquittent sans peine de leur fonction, avec l'approbation et les félicitations de la hiérarchie. Michel ne reçoit de son vivant nulle gratitude ou récompense tangible pour sa vie industrielle dévolue au progrès scientifique. Son service d'une vie à la communauté scientifique, faite de solitude et de dénuement, passe inaperçu. Ce n'est qu'après sa mort (sacrificielle ?) que ses travaux, enfin publiés, lui valent la consécration posthume. Cette abnégation stérile est vue par Houellebecq comme une nouvelle foi délirante et mortifère.

Une scène en témoignage : les adieux lugubres et compassés dont il est gratifié lors de son départ en retraite. Placée en début du roman, cette scène datée du 1<sup>er</sup> juillet 1998 narre une fin de cycle personnelle au fort poids symbolique : le démantèlement programmé de la carrière scientifique de Michel. Quelques chercheurs et techniciens sont attroupés pour un pot d'adieu. L'ambiance est malaisée, l'échange minimal, et l'alcool trop peu abondant pour compenser le malaise<sup>45</sup>. Personne ne songe à prendre une photographie pour immortaliser l'instant, alors qu'un tel cliché, réalisé par un professionnel, était traditionnellement affiché dans le foyer du retraité. Le terme « retraite » évoque ici subrepticement le « retrait » brutal des *replicants* par Deckard dans *Blade Runner*, le film de Ridley Scott, adaptation du roman de Philip K. Dick, *Do Androids Dream of Electric Sheep* ?<sup>46</sup>. Il implique la destruction systématique des êtres improductifs, comme dans le roman de Dick avec les succédanés d'humains, robots ultra-perfectionnés produits par le système pour être exploités dans les colonies et qui, après une sanglante mutinerie, se rebellent à toute autorité et tout programme.

Lors de cette célébration triste et forcée, Michel ne reçoit pas d'accolade de celle qui va lui succéder. L'essentiel pour Michel dans cette passation de pouvoir est d'avoir trouvé une continuatrice : la réduplication du code opère au niveau des individus, comme dupliqués par division cellulaire, de manière paradigmatique, sans prise en compte de leur personnalité. Une scène comparable de départ en retraite figure dans *Extension du domaine de la lutte. La carte et le territoire* compte deux scènes similaires ; l'une pour le départ de l'architecte Jean-Pierre Martin, père de Jed, l'autre pour celui du commissaire Jasselin.

Jasselin était tout près de sa fin de carrière : à peine plus d'un an, qu'il pouvait peut-être prolonger jusqu'à deux ou trois, au grand maximum quatre. Il savait implicitement, et lors de leurs entretiens bimensuels son divisionnaire allait parfois jusqu'à l'explicite, que ce qu'on attendait de lui maintenant n'était plus

---

<sup>45</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, *op. cit.*, p. 17-18.

<sup>46</sup> Philip K. Dick, *Do Androids Dream of Electric Sheep*, Los Angeles, Ballantine Books, 1996.

essentiellement de *résoudre* des affaires, mais plutôt de désigner ses successeurs, de coopter ceux qui devraient, après lui, les résoudre<sup>47</sup>.

Déprimé, Michel imagine que sa remplaçante, aussi perdue que lui, victime de la solitude qui les accable tous, se masturbe dans sa voiture sur le parking, ce même soir, « en écoutant du Brahms<sup>48</sup> ». Son collègue Desplechin lutine à la jumelle de jeunes éphèbes bronzés et huilés. Ces personnages détruits par leurs espoirs irréalistes et leur métier permettent à Houellebecq d'explorer la dualité Eros-Thanatos. Michel, conscient de la dégradation qu'il inflige au monde, se reconforte avec des expédients. Modèle d'efficacité scientifique, mais non parangon de vertu, Michel se persuade qu'il se sacrifie pour le bien d'autrui, mais admet finalement être parvenu au résultat inverse. La mutation génétique qu'il autorise propulse l'humanité dans la posthumanité. Mais outre les questions éthiques qu'elle soulève, cette démarche n'est qu'un dispositif illusoire dont l'aspect pathétique rejaillit aux yeux de Michel.

Les textes de Houellebecq sont, en leur centre, un exposé méthodique et inflexible de la généalogie de *l'homme détruit* face à ses turpitudes, bifurcations, amours, et souvent son suicide, prise d'acte de l'échec intégré comme acte rationnel après une dévastatrice fuite en avant. Bauman, citant Ralph Waldo Emerson, donne cette image saisissante de la postmodernité : pour le patineur engagé sur une glace trop fine, l'espoir réside dans la vitesse, mais tôt ou tard l'accident survient. Dans *Simulacres et simulation*, Baudrillard réfère à *Crash*<sup>49</sup>, le roman de J.G. Ballard, adapté au cinéma par David Cronenberg.

Pendant longtemps, la technologie fut un prolongement libérateur du corps. Puis, avec l'organisation scientifique du travail lors de la modernité lourde, le corps des ouvriers est astreint à des tâches aliénantes. La concaténation croissante du capitalisme et de la technologie avec la postmodernité a fait du corps un medium ignoré et bafoué, une interface sollicitée pour ses seules fonctions perceptives, tactiles et sexuelles<sup>50</sup>. Dans *Crash*, cependant, la technologie devient un instrument jouissif de mort. Dans cette orgie suicidaire, elle est l'instrument d'une rébellion radicale contre la dictature de la machine. La glorification de la perversion et de la dépravation par les narrateurs ballardiens montre que celles-ci sont d'authentiques réponses humaines à une aliénation avilissante. En d'autres mots, pour le narrateur ballardien, plutôt le sadomasochisme et la mort que la soumission à la machine :

---

<sup>47</sup> Michel Houellebecq, *La carte et le territoire*, *op. cit.*, p. 289-290.

<sup>48</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>49</sup> J.G. Ballard, *Crash*, New York, Picador, 2001.

<sup>50</sup> Jean Baudrillard, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, 1968, p. 42-91.

[...] dans la version baroque et apocalyptique de *Crash*, la technique est déconstruction mortelle du corps – non plus médium fonctionnel, mais extension de mort, – démembrement et morcellement, non dans l'illusion péjorative d'une unité perdue du sujet (qui est encore l'horizon de la psychanalyse), mais dans la vision explosive d'un corps livré aux « blessures symboliques », d'un corps confondu avec la technologie dans sa dimension de viol et de violence, dans la chirurgie sauvage et continue qu'elle exerce : incisions, excisions, scarifications, béances du corps, dont la plaie et la jouissance « sexuelles » ne sont qu'un cas particulier (et la servitude machinale dans le travail, la caricature pacifiée) – un corps sans organes ni jouissance d'organe, tout entier soumis à la marque, au découpage, à la cicatrice technique – sous le signe étincelant d'une sexualité sans référentiel et sans limites<sup>51</sup>.

Pour Baudrillard, la postmodernité produit de l'hyperréel : « Ce que toute une société cherche en continuant de produire, et de surproduire, c'est à ressusciter le réel qui lui échappe. C'est pourquoi cette production 'matérielle' est aujourd'hui elle-même hyperréelle. [...] Ainsi, partout l'hyperréalisme de la simulation se traduit par l'hallucinante ressemblance du réel à lui-même<sup>52</sup> ». Le simulacre efface les souvenirs des étapes antérieures et rend tout retour en arrière impossible : le présent tressaute et enchaîne les séquences par saccades amnésiques. Dans *Simulacres et simulation*, Baudrillard estime que la distinction entre réalité (celle de la culture populaire, notamment) et fiction disparaît.

C'est ce qui distingue *Crash* de toute la science-fiction ou presque, qui tourne encore [...] autour du vieux couple fiction/dysfonction, qu'elle projette dans le futur selon les mêmes lignes de force et les mêmes finalités qui sont celles de l'univers normal. La fiction y dépasse la réalité (ou l'inverse), mais selon la même règle du jeu. Dans *Crash*, plus de fiction ni de réalité, c'est l'hyperréalité qui abolit les deux. Même plus de régression critique possible<sup>53</sup>.

*La carte et le territoire*, nouvelle étape dans le mûrissement de la pensée de Houellebecq, constitue l'un des premiers romans de l'hyperréel ; la narration délivre le testament d'un monde fou où la souffrance, impossible à conceptualiser donc insoluble, prend possession des êtres.

## **5. Police, Petisseaud, Jasselin : de la dévitalisation au sadisme et l'apathie**

La crise de l'autorité annoncée par Spengler fait jour dans *La carte et le territoire*. Jouant avec les codes du polar, l'auteur fait de l'enquête de police une fenêtre ouverte sur de nouvelles exactions observées dans la société. Grâce aux découvertes scientifiques comme les analyses A.D.N.,

---

<sup>51</sup> Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981, p. 165-166.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 176-177.

la police disposait temporairement d'un avantage substantiel sur les criminels. Mais la science a changé le métier des policiers et raréfié leur contact avec le terrain, favorisant une psychologisation outrancière et dommageable du métier. De surcroît, la science est désormais maîtrisée par les criminels. Les narrations de Houellebecq incluent souvent un homme de science qui bascule dans le crime, signe que la science a gommé ses forfaits dans la conscience humaine. Devant la colère, la peur, les désordres mentaux et le sadisme en hausse, les policiers, qui comptent parmi les rares humains sommés de rester connectés à la réalité sociale, vacillent et trouvent refuge dans la science. Mais ce recours à la science pour démasquer les coupables est présenté comme une hérésie car la complexité humaine ne peut se mettre en équation.

Effrayée par l'humain, la police s'en détourne avec horreur. Le seul résultat probant de la police scientifique, dans *La carte et le territoire*, est d'établir que le meurtrier de Houellebecq est un chirurgien qui a mis sept heures pour découper au laser le cadavre de Houellebecq. L'identité du meurtrier reste longtemps un mystère. Le carnage, d'une violence inouïe, défi sadique lancé aux enquêteurs, se pose également en sanction de l'étrange retour aux sources, quasiment régressif, de Houellebecq, le personnage, en quête d'innocence, qui venait de racheter la maison de son enfance et dormait à nouveau dans son lit d'enfant. De l'étrange à l'horreur il n'y a qu'un pas, établi par Houellebecq avec persistance. Le commissaire Jasselin, lassé des humains, se répète qu'il incarne la loi, afin de ne pas perdre courage. Les policiers scientifiques ne sont plus au contact de la réalité ; leurs masques rendent l'horreur abstraite :

Ces masques de chirurgien étaient d'une efficacité étonnante, les odeurs étaient presque entièrement stoppées. Derrière lui il sentit plus qu'il n'entendit les deux techniciens de scène de crime qui, s'enhardissant, pénétraient à sa suite dans la salle de séjour, mais s'arrêtèrent presque aussitôt sur le seuil de la porte. « Je suis le corps de la loi, corps imparfait de la loi morale », se répéta-t-il, un peu comme un mantra, avant d'accepter, de regarder pleinement ce que ses yeux avaient déjà perçu<sup>54</sup>.

Le chaos et l'abjection gagnent, et l'accélération de la dégradation est sensible : certains crimes n'ont d'autre mobile que la cruauté. Petissaud, le chirurgien meurtrier (écho à David di Meola dans *Les particules élémentaires*) développe une fascination pour l'horreur et initie une dérive criminelle visant la réintroduction jouissive de la mort dans une société qui la nie. Jasselin observe avec effroi que l'âme humaine mute : l'appât du gain, motivation choquante mais rationnelle, laisse place au sadisme et à l'horreur purs, dernier frisson d'une humanité blasée par la pseudo-aventure du travail et la consommation. Son métier

---

<sup>54</sup> Michel Houellebecq, *La carte et le territoire*, op. cit., p. 287.

enseigne à Jasselin qu'on tue par intérêt ; l'avidité pousse au crime, la morale est bafouée mais cela reste logique. Le meurtre de Houellebecq lui met sous les yeux un type de crime inhumain, motivé par la seule cruauté, et commis par un homme de science recourant à des techniques avancées.

Lors de la découverte de la maison des horreurs de Petissaud, le meurtrier, les collègues de Jasselin s'évanouissent. Le portrait des policiers exsudant l'inquiétude et le surmenage dessine un monde léthargique, enclin au ratage, à l'inefficacité et à la dépression. L'inspecteur Ferber a toujours sur lui, pour le relire, *Aurélia*, de Nerval. L'efficacité policière et la science sont prises en défaut : pendant des mois l'assassin prévaut et reste à l'abri de toute sanction. Son arrestation, due au hasard, à l'encontre des tropismes du polar, survient lors d'une interpellation d'un conducteur en excès de vitesse dans sa Porsche, préfiguration symbolique des méfaits des mutations sociales trop rapide. Le travail de la police en amont reste stérile. Le policier décisif est celui qui, via sa mémoire photographique, identifie Jed sur les clichés de l'enterrement de Houellebecq, et ramène l'enquête vers ce dernier. C'est de la mémoire et la sensibilité humaine que provient le salut quand l'ADN et les fichiers numériques sont mis en échec.

L'humain n'est pas le seul à pâtir des effets pervers de la science : l'environnement aussi, ce dont la prose de Houellebecq se fait écho, via notamment le thème de la stérilité. Preuve de cette dégradation postmoderne (non sans évoquer les romans d'amour courtois médiévaux où l'infertilité sanctionne les dysfonctionnements de la féodalité) le couple Jasselin, dans *La carte et le territoire*, en plus de connaître des pannes de désir, est frappé de stérilité. Le couple s'émeut davantage de celle de leur chien que de la leur ; cette absurdité révèle que le mépris croissant de l'humain conduit à l'autodestruction.

Ce fut pour eux un coup terrible, bien plus que ne l'avait été la stérilité de Jasselin lui-même. Ce pauvre petit chien non seulement n'aurait pas de descendance mais ne connaîtrait aucune pulsion, ni aucune satisfaction sexuelle. Il serait un chien diminué, incapable de transmettre la vie, coupé de l'appel élémentaire de la race, limité dans le temps – de manière définitive<sup>55</sup>.

La stérilité est un signe avant-coureur de la cellule familiale à l'agonie qui, incapable d'assurer la perpétuation de l'espèce humaine, se voue à l'entropie. Malgré leur découragement, les époux Jasselin sont essentiellement fiers de parvenir à se tolérer. Leur bonheur, évoqué par intermittence, est équivoque. Leur coexistence paisible est teintée de distance. C'est une union de raison procurant une harmonie de surface, mais non un amour inconditionnel.

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 302-303.

[Jasselin] avait conscience de vivre dans un flot improbable de félicité et de paix, il avait conscience qu'ils s'étaient aménagé une sorte de niche paisible, éloignée des bruits du monde, d'une bénignité presque enfantine, en opposition absolue avec la barbarie et la violence auxquelles il était confronté chaque jour dans son travail. Ils avaient été heureux ensemble ; ils étaient encore heureux ensemble, et le seraient encore probablement, *jusqu'à ce que la mort les sépare*<sup>56</sup>.

Comme maints personnages dans *La carte et le territoire*, les époux Jasselin compensent leur mal de vivre par des incursions compulsives dans des gastronomies nouvelles aux saveurs exotiques, incongrues et artificielles. Leur métamorphose grotesque en gourmets globe-trotters de salon n'est qu'un subterfuge du système. Hélène mélange les styles et saveurs pour renflouer la dynamique de leur couple aux contours incertains, illustration douce-amère des bouleversements intervenus depuis les années 60. Au lieu de rédimier la noirceur du monde à laquelle le commissaire Jasselin est confronté, il n'est qu'une juxtaposition fragile de solitudes et de désordres psychologiques pudiquement dissimulés. La mort ronge les esprits, corrompt les forces vives, jusque dans l'érotisme, devenu affaire de raison, d'ennui et d'inquiétude vis-à-vis du vieillissement des corps ; Jasselin espère que sa femme recourra à la chirurgie esthétique.

Houellebecq donne à lire un monde perverti, irrécupérable, dégradé par la solitude même au sein du couple, où le bonheur est plus rêvé que virtuel. Pour ce couple faussement normal (et pour leur chien) la science ne peut plus rien.

Jasselin, réactionnaire, croit au châtement, sans lequel le monde serait incontrôlable. Révolté par le crime, il soutient la peine de mort<sup>57</sup>. Mais la mort de Houellebecq prouve que le monde est corrompu dans ses fondations car l'assassin est un chirurgien, un homme de science qui a prêté serment de guérir les vivants. L'avertissement est une autre mise en abyme : le monde supprime l'annonceur de la catastrophe plutôt que de viser la guérison. La femme de Jasselin, Hélène, dispense sans passion des cours de sciences économiques à l'Université. Pour elle l'acte criminel est un geste profondément humain<sup>58</sup>. Paradoxalement, Jasselin estime que l'économie révèle mieux la sombre complexité humaine. Jasselin, exposé à la dégradation des âmes, est écœuré des hommes et de leur morale déficiente.

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 299.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 356-357.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 330-332.

## **6. Soumission à la machine, honte de notre nature organique, clonage et euthanasie**

Dans *Extension du domaine de la lutte*, Tisserand et le narrateur, ingénieurs en informatique, jouissent du prestige et de la rétribution attachés à leurs compétences, mais leur vie personnelle est déplorable. La maîtrise des machines leur assure un avantage exclusif sur leurs collègues et leur procure une place enviable et bien payée, mais ils sont devenus le relais servile des machines. La fonction sociale de ces deux singletons incapables de s'attirer la bienveillance des femmes et inaptes à l'amitié est d'inculquer le fonctionnement de la machine à l'homme, de formater l'esprit humain pour le placer aux ordres de la machine. Or chez Houellebecq, réifier son prochain, soumettre l'organique à l'inerte, révèle un désir de mort.

Dans *Plateforme* les avions ballotent les hommes au gré de pérégrinations tristes. *Plateforme*, roman du tourisme sexuel, est basé sur les voyages touristiques autorisés par les progrès de l'aviation et l'essor du tourisme, en lien avec la réduction des coûts du transport de masse, et la revendication au dépaysement, nouveau symptôme de frustration avec l'environnement postmoderne, tant en matière d'espace que de relations amoureuses. Quand nul sexe n'est pas en jeu, le voyageur en goguette passe quelques nuits dans un hôtel de luxe où lui est prodigué un confort maximum et repart chez lui les bagages remplis de gadgets, mais avec nulle expérience humaine. La culture hôte est priée de s'aligner sur celle de l'hébergé.

Dans *La possibilité d'une île*, la science se fait grotesque et écœurante : l'homme a tellement honte de ses bases organiques que Patrick, le gourou de la secte qui attend les Élohims, manipulé par un généticien fou, Miskiewicz, entreprend de modifier le patrimoine génétique pour accéder à la vie éternelle. En fait, ce mâle dominant qui abuse de son charisme poursuit seulement de vils buts libidineux. (Il est assassiné par le compagnon d'une jeune femme avec qui il a couché.) Loin de perfectionner l'humanité, le « prophète », à l'instar des fondateurs du Lieu du changement dans *Les particules élémentaires* (atroupement disparate d'anciens soixante-huitards) escompte avant tout « tirer un bon coup ». Il faudra trois siècles aux continuateurs de Miskiewicz pour obtenir avec succès la première génération d'être clonés.

Dans *La carte et le territoire*, sciences et art sont toujours dialectiquement opposés, mais le personnage principal, l'artiste Jed Martin, conclut que l'histoire humaine se résume à celle de la découverte des métaux. Son travail artistique se décompose en trois phases principales : des photographies d'objets laissent place à des créations

basées sur des cartes Michelin, qui lui assurent un large succès, elles-mêmes suivies par ses séries de peintures des métiers, illustrant une approche technologique, instrumentale et glaçante de l'Histoire. Cette œuvre dénonce avec ironie la prééminence excessive des avancées scientifiques :

En somme, concluait Jed [...] l'histoire de l'humanité pouvait en grande partie se confondre avec l'histoire de la maîtrise des métaux – l'âge des polymères et des plastiques, encore récent, n'ayant pas eu le temps selon lui de produire de réelle transformation mentale. Des historiens d'art, plus versés dans le maniement du langage, notèrent plus tard que cette première vraie réalisation de Jed se présentait déjà, de même en un sens que toutes ses réalisations ultérieures, et ce malgré la variété de leurs supports, comme un hommage au travail humain<sup>59</sup>.

Pour Houellebecq, retrouver l'épanouissement passe par le renoncement au tout-scientifique promu depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, et la récréation du lien humain pour combattre le poids écrasant de la science et de l'économie, tandem malfaisant qui a fait du territoire mondial un espace indifférencié, une carte froide centrée sur la rentabilité, et qui a fait des hommes des êtres dépourvus de mémoire et définis exclusivement en tant que producteurs et consommateurs. La science (armements, processus industriels, manipulations génétiques) a jeté les hommes les uns contre les autres, occasionnant des destructions et ressentiments inouïs lors des grandes conflagrations, où la science a joué un rôle aussi important que les idéologies. Via son amour déçu pour l'Humanité, Houellebecq, moraliste dans ses derniers récits parcellaires peuplés d'êtres fantomatiques, réaffirme sa thèse : fini l'espoir prométhéen du miracle scientifique et de la vie éternelle. L'homme est gagné par la folle tentation d'un adieu à sa propre humanité :

Mais au-delà du strict plan historique, l'ambition ultime de cet ouvrage est de saluer cette espèce infortunée et courageuse qui nous a créés. Cette espèce douloureuse et vile, à peine différente du singe, qui portait cependant en elle tant d'aspirations nobles. Cette espèce torturée, contradictoire, individualiste et querelleuse, d'un égoïsme illimité, parfois capable d'explosions de violence inouïes, mais qui ne cessa jamais pourtant de croire à la bonté et à l'amour. Cette espèce aussi qui, pour la première fois de l'histoire du monde, sut envisager la possibilité de son propre dépassement ; et qui, quelques années plus tard, sut mettre ce dépassement en pratique<sup>60</sup>.

Le passage au digital a réduit la vitalité et la densité des échanges verbaux et affectifs, désormais atrophiés et réduits à des poncifs. Les gestes sont las, machinaux. L'humanité, honteuse de s'être transformée en machine, se saborde sans ménagement. Retranchée derrière ses écrans,

---

<sup>59</sup> Michel Houellebecq, *La carte et le territoire*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>60</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, *op. cit.*, p. 394.



elle n'est plus qu'une virtualité. Le filet de vie se tarit, de même que l'espoir. Cette décrépitude évoque les romans de Philip K. Dick, où la technologie avancée côtoie les archaïsmes, signe du caractère déraisonnable de l'aventure du tout-scientifique. Le contact humain se restreint à l'échange professionnel, insincère et distant. L'âme, gangrénée par la séduction aberrante des écrans, connaît le même mouvement.

L'échec amoureux de Michel, trait commun aux narrateurs houellebecquiens trop seuls, débouche sur des conclusions radicales et folles. Par peur de la décevoir et d'en être désaimé, et par défaut de maîtrise du discours amoureux, le narrateur houellebecquien ne sait plus s'adjuger l'amour d'une femme. À cause de cette incapacité, il se voue un mépris viscéral, et vit privé de sexualité. La technologie envahit sa sexualité résiduelle :

À titre personnel, il se masturbait peu ; les fantasmes qui avaient pu, jeune chercheur, l'assailir au travers de connexions Minitel, voire d'authentiques jeunes femmes (fréquemment des commerciales de grands laboratoires pharmaceutiques) s'étaient progressivement éteints. Il gérait maintenant paisiblement le déclin de sa virilité au travers d'anodines branlettes, pour lesquelles son catalogue 3 Suisses, occasionnellement complété par un CD-ROM de charme à 79 francs, s'avérait un support plus que suffisant<sup>61</sup>.

La « solution » de Michel pour sauver l'amour est de supprimer la sexualité comme modalité de reproduction, « [...] fonction inutile, dangereuse et régressive<sup>62</sup> » ; une théorie abandonnée dans *La possibilité d'une île*, puis récusée dans *La carte et le territoire* où la science vise à maintenir les *seniors* en vie dans des maisons de retraite médicalisées, mouvoirs pathétiques, ou à les euthanasier. La science, en élucidant le patrimoine biologique humain, a aussi amplifié le déterminisme qui le régit. Selon Laurence Dahan-Gaida, la réforme scientifique de la nature humaine accomplie par Michel et son continuateur, Hubczejak, dans *Les particules élémentaires*, déleste enfin l'homme de l'épuisante tyrannie du désir :

À travers la sexualité comme modalité de la reproduction, c'est la nature qui est visée. L'évolution naturelle, qui repose sur les lois de la sélection et de la compétition, favorise en effet « un système de hiérarchie » qui entraîne l'élimination des plus faibles. Bruno en fait l'expérience douloureuse au lycée de Meaux où la société des élèves est décrite sur le modèle des sociétés animales [...]. C'est encore la nature qui est visée à travers la réduction de l'amour à la sexualité et la biologisation de cette

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 332.

dernière : l'amour n'a pas pour finalité la reproduction, mais l'extension illimitée du désir<sup>63</sup> [...].

Le clonage court-circuite toutes les transcendances et à la technique humaine. Mais dans *La Possibilité d'une île* les êtres clonés ; sont gagnés par la nostalgie de l'amour, présenté comme un attribut irréductible de l'humanité. Le clonage apparaît donc doublement illusoire.

Dans *La carte et le territoire*, le meurtre de Houellebecq, coupé en dés comme un quartier de dinde par un chirurgien esthétique fou mais efficace dans son métier, est un indice fort : la science accélère la chute du genre humain. Houellebecq, après Baudrillard dans *L'échange symbolique et la mort* (1976), *Les stratégies fatales* (1983), et *La transparence du mal* (1990) considère que l'homme est allé trop loin dans ses errements et ne peut plus se sauver ; l'immolation devient plus enviable que la survie, aussi l'essor de l'euthanasie est cohérent. *La carte et le territoire*, en rupture avec les textes précédents, détaille avec un détachement cruel la montée de l'impuissance et du sadisme. Donner la mort constitue le dernier frisson ; se donner la mort une preuve d'indifférence, doublée d'un péché moral, comme le rappelle Jed dans *La carte et le territoire*, citant une phrase de Kant tirée de la *Métaphysique des mœurs* : « *Détruire en sa propre personne le sujet de la moralité, c'est chasser du monde, autant qu'il dépend de soi, la moralité* » se répétait-il machinalement<sup>64</sup> ».

L'euthanasie est l'aboutissement logique de l'impossibilité de se réinventer lors de l'âge mûr et d'affronter sereinement le processus de vieillissement, *a fortiori* lorsque la famille disloquée se désolidarise des anciens. Si le clonage manifestait encore l'espoir de trouver des solutions (même fantasmagiques), l'euthanasie, écroulement de la résilience et du désaveu de la vie par terreur de la finitude humaine, révèle l'ampleur de la dévitalisation et de l'absence de scrupules.

L'euthanasie, thème central dans l'œuvre de Houellebecq, y est décrite comme un nouveau marché cynique et florissant, qui démontre que la science étend son emprise aux tabous les plus ancrés. Cette commercialisation de la mort marque pour Houellebecq le crépuscule de l'Occident. Dans *La carte et le territoire*, la visite par Jed des locaux de l'entreprise ayant euthanasié Jean-Pierre, son père, déclenche une discussion houleuse avec une employée obtuse, suivi du déversement épidermique de haine de Jed, pour une fois non dirigée contre lui. Dans un monde régi par l'argent, l'alliance du biologique et du financier laisse craindre des euthanasies pratiquées par appât du gain voire par pur

---

<sup>63</sup> Laurence Dahan-Gaida, « La fin de l'Histoire (naturelle) : *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq », dans *Tangence*, n° 73, 2003, p. 93-114.

<sup>64</sup> Michel Houellebecq, *La carte et le territoire*, *op. cit.*, p. 344.

plaisir de donner la mort. Après cet épisode peut-être meurtrier, Jed, foudroyé net par cette décharge énergétique, replonge dans l'apathie et se réfugie dans la nature.

Si la science offre une explication concluante de la nature, elle ne peut à elle seule éclairer les processus psychologiques et philosophiques. Censée contrer l'anthropocentrisme, elle ne parvient qu'à ramener l'Occidental face à lui-même et au fait qu'il s'est privé de l'essentiel. Avant de mourir, Jed lègue sa fortune à diverses associations. L'auteur fustige un écologisme détaché de l'humain : les écologistes s'indignent de l'euthanasie pratiquée en Suisse, au motif que les restes humains déversés dans le lac de Genève provoquent la prolifération de carpes brésiliennes. *La possibilité d'une île* fait le même constat désabusé :

Les derniers siècles de la civilisation humaine [...] avaient vu l'apparition en Europe occidentale de mouvements inspirés par une idéologie d'un masochisme étrange, dite « écologiste » bien qu'elle n'eût que peu de rapports avec la science du même nom. Ces mouvements insistaient sur la nécessité de protéger la « nature » contre les agissements humains, et plaidaient pour l'idée que toutes les espèces, quel que soit leur degré de développement, avaient un « droit » égal à l'occupation de la planète ; certains adeptes de ces mouvements semblaient même à vrai dire prendre systématiquement le parti des animaux contre l'homme, éprouver plus de chagrin à l'annonce de la disparition d'une espèce d'invertébrés qu'à celle d'une famine ravageant la population d'un continent<sup>65</sup>.

La science corrompt la spiritualité et la vertu : dans *Extension du domaine de la lutte*, l'ami prêtre défroqué, choqué de ce que la science perpètre, raconte au narrateur la triste fin de vie d'une pauvre vieille femme euthanasiée sans respect pour la vie humaine, peu après son hospitalisation ; l'hôpital, explique-t-il, avait besoin d'un lit pour un patient jeune et solvable. La science, désormais mêlée d'économie par souci de « réalisme », impulse une perte de repères et se voue à la destruction des personnes.

Les sciences dures supplantent et méconnaissent les sciences humaines. Houellebecq ironise : même les plus sceptiques « ne faisaient en réalité confiance qu'à la science, la science était pour eux un critère de vérité unique et irréfutable<sup>66</sup> ». Au fur et à mesure que l'explication rationnelle du monde se densifie, l'homme cesse de comprendre le monde car il est trop distant de ce monde. Ses affects sont exclus de ses raisonnements au profit d'une facticité mortifère.

Paradoxalement c'est à travers le thème du sexe, l'irruption de la pulsion, de l'irrationnel, que Houellebecq théorise sur la science. Le sexe chez Houellebecq est la dernière aire où l'individu est doué d'une volition

---

<sup>65</sup> Michel Houellebecq, *La possibilité d'une île*, *op. cit.*, p. 454.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 391

assez forte pour dicter sa conduite, aux dépens des principes rationnels qui déterminent sa vie dans les autres domaines. Pourtant, il n'échappe pas à la domination du marché.

De l'individualisme naissent la liberté, la sensation du moi, le besoin de se distinguer et d'être supérieur aux autres. Dans une société rationnelle telle que celle décrite par *Le Meilleur des mondes*, la lutte peut être atténuée. La compétition économique, métaphore de la maîtrise de l'espace, n'a plus de raison d'être dans une société riche, où les flux économiques sont maîtrisés. La compétition sexuelle, métaphore par le biais de la procréation de la maîtrise du temps, n'a plus de raison d'être dans une société où la dissociation sexe-procréation est parfaitement réalisée : mais Huxley oublie de tenir compte de l'individualisme. Il n'a pas su comprendre que le sexe, une fois dissocié de la procréation, subsiste moins comme principe de plaisir que comme principe de différenciation narcissique ; il en est de même du désir de richesses<sup>67</sup>.

La science, en faisant du matérialisme la religion de la postmodernité, a trop mis en avant la mortalité humaine ; or l'humanité a besoin de transcendances pour conserver une socialité fonctionnelle. Dans cette conversation cruciale avec son frère sur Aldous et Julian Huxley, Michel souligne que la finitude humaine rend la science et la religion incompatibles :

Julian Huxley [...] est nettement conscient que les progrès de la science et du matérialisme ont sapé les bases de toutes les religions traditionnelles ; il est également conscient qu'aucune société ne peut subsister sans religion. Pendant plus de cent pages, il tente de jeter les bases d'une religion compatible avec l'état de la science. On ne peut pas dire que le résultat soit tellement convaincant ; on ne peut pas dire non plus l'évolution de nos sociétés soit tellement allée dans ce sens. En réalité, tout espoir de fusion étant anéanti par l'évidence de la mort matérielle, la vanité et la cruauté ne peuvent manquer de s'étendre. À titre de compensation, conclut-il bizarrement, il en est de même de l'amour<sup>68</sup>.

Michel discerne un lien de causalité entre la science, l'individualisme, et la frustration sexuelle induite par un désir impossible à étancher. Selon Houellebecq, la société occidentale, pour qu'elle maintienne la compétition qui la gouverne, doit assurer la pression constante du désir. Cette dimension psychosexuelle est au cœur des romans de l'auteur, qui constate que si les philosophes se sont attelés au sujet, les romanciers l'ont négligé :

[...] la mutation métaphysique opérée par la science moderne entraîne à sa suite l'individuation, la vanité, la haine et le désir. En soi le désir – contrairement au plaisir – est source de souffrance, de haine et de malheur. Cela, tous les philosophes – non seulement les bouddhistes, non seulement les chrétiens, mais tous les philosophes dignes de ce nom – l'ont su et enseigné. La solution des utopistes – de Platon à Huxley, en passant par Fourier – consiste à éteindre le désir et les souffrances qui s'y rattachent en organisant sa satisfaction immédiate. À l'opposé, la société érotique-

---

<sup>67</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, op. cit., p. 199-200.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 201.

publicitaire où nous vivons s'attache à organiser le désir dans des proportions inouïes, tout en maintenant la satisfaction dans le domaine de la sphère privée. Pour que la société fonctionne, pour que la compétition continue, il faut que le désir croisse, s'étende et dévore la vie des hommes<sup>69</sup>.

Michel rappelle qu'Aldous et Julian Huxley appartenaient à une grande famille de biologistes anglais. Leur grand-père, ami de Darwin, défendait les thèses évolutionnistes. Pour Michel, Aldous Huxley est, en dépit de ses limites stylistiques : « [l'] un des penseurs les plus influents du siècle », car il a pressenti, avec son frère Julian, que la biologie allait supplanter la physique au sein des sciences. Cette transition scientifique est une autre composante fondamentale de la littérature de Houellebecq :

Aldous Huxley est sans nul doute un très mauvais écrivain, ses phrases sont lourdes et dénuées de grâce, ses personnages insipides et mécaniques. Mais il a eu cette intuition – fondamentale – que l'évolution des sociétés humaines était depuis plusieurs siècles, et serait de plus en plus, exclusivement pilotée par l'évolution scientifique et technologique. Il a pu par ailleurs manquer de finesse, de psychologie, de style ; tout cela pèse peu en regard de la justesse de son intuition de départ. Et, le premier parmi les écrivains, y compris les écrivains de science-fiction, il a compris qu'après la physique c'était maintenant la biologie qui allait jouer un rôle moteur<sup>70</sup>.

Houellebecq compose cette longue conversation entre Bruno et Michel pour montrer que l'Occident sait depuis longtemps que la réforme biologique de la nature humaine préside à son destin. En revanche, écrivant depuis une postmodernité exsangue, Houellebecq associe cette volonté d'amélioration de l'espèce à un adieu à l'humanité :

Pendant toute sa jeunesse [Aldous] Huxley a eu l'occasion de voir les économistes, les juristes, et surtout les scientifiques que son père invitait à la maison. Parmi les écrivains de sa génération, il était certainement le seul capable de pressentir les progrès qu'allait faire la biologie. Mais tout cela serait allé beaucoup plus vite sans le nazisme. L'idéologie nazie a beaucoup contribué à discréditer les idées d'eugénisme et d'amélioration de la race ; il a fallu plusieurs décennies pour y revenir. « Michel se leva, sortit de sa bibliothèque un volume intitulé *Ce que j'ose penser* ». Il a été écrit par Julian Huxley, le frère aîné d'Aldous, et publié dès 1931, un an avant *Le Meilleur des mondes*. On y trouve suggérées toutes les idées sur le contrôle génétique et l'amélioration des espèces, y compris de l'espèce humaine, qui sont mises en pratiques par son frère dans le roman. Tout cela y est présenté, sans ambiguïté, comme un but souhaitable, vers lequel il faut tendre<sup>71</sup>.

---

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 197.

### **7. La science, nouveau fer de lance du commerce, fait de l'homme des machines ; l'homme se rêve machine, parle de ses objets, puis parle à ses objets**

Le rêve de réformer l'homme par la sagesse, la culture ou la religion s'efface devant une vision fonctionnaliste : si le monde ne peut être changé, c'est la nature humaine qui doit l'être. La science, présentée comme un ensemble d'activités frénétiques dédiées à la transformation faustienne du monde et de l'homme, orchestrée par des élites à l'éthique approximative, dévie le cours de l'existence humaine de son lit, et mène les êtres sur la voie terrifiante de l'inhumanité. Michel et Bruno, êtres troublés à la vie sociale restreinte à des contacts factices faits de flagornerie, d'agressivité ou d'indifférence, corrompent leur âme et celle des autres, notamment celle de leurs compagnes, en vertu du positionnement féministe de Houellebecq. Michel modifie la société humaine sans nouer de vrai contact avec elle, officiant depuis son délétère laboratoire. Comme Petisseaud, c'est par défaut d'équilibre qu'il se voue à la destruction de son prochain ; les deux processus, faustiens, entretiennent sous la plume de Houellebecq un lien étroit.

Baudrillard assène : « Trancher de ses propres dents le dernier cordon ombilical avec le réel, tandis que les ongles s'enfoncent dans la mémoire, dans le silence absolu [...]. Ce n'est pas l'illusion qui dissimule la réalité. C'est la réalité qui dissimule le fait qu'il n'y en a pas<sup>72</sup> ». La science pousse les narrateurs houellebecquiens à la folie. L'homme souffre d'avoir pactisé avec un capitalisme scientiste qui dilapide son humanité et le force à renoncer à sa socialité et son intégrité pour vivre dans les chimères du consumérisme et du carriérisme. En matière de commerce et d'industrie, le renouvellement perpétuel prôné par l'impératif de rentabilité empêche toute vision à long-terme. L'adaptabilité en temps réel et l'imprévisibilité, érigées en loi suprêmes, triomphent. La globalisation tue des traditions millénaires. Houellebecq observe l'inquiétante fragmentation des personnalités : les faits humains, dans ses derniers textes, sont axés sur le renoncement, la peur, le repli, la déperdition d'énergie et le refus d'endosser des responsabilités ou de contribuer à la vie sociale, familiale et culturelle de manière équilibrante.

La technologie offre les derniers divertissements mais ils sont coûteux, abrutissants et isolants. La dernière liberté du narrateur houellebecquien est de conduire sa grosse berline sur l'autoroute, retranché du monde extérieur et diverti temporairement de ses terreurs existentielles. Dans *La carte et le territoire*, cette coque protectrice, une

---

<sup>72</sup> Jean Baudrillard, *Cool Memories III: 1991-1995*, Paris, Galilée, 1995, p. 101.

Audi A6 Allroad, isole Jed du froid hivernal (symbole de la glaciation des relations humaines) et lui offre son ultime acte libre : se déplacer à son gré, à son rythme. Mais l'architecture hideuse et sa dépression rendent le paysage mental des autoroutes très glauque : « En direction de Paris, l'autoroute du Sud était déserte. [Michel] avait l'impression d'être dans un film de science-fiction néo-zélandais, vu pendant ses années d'étudiant : le dernier homme sur Terre, après la disparition de toute vie. Quelque chose dans l'atmosphère évoquait une apocalypse sèche<sup>73</sup> ».

Signe de la folie rampante, l'investissement affectif ne vise plus les personnes mais les objets. Les consommateurs sont sommés d'apprécier la fiction développée par les marques pour rendre leur produit désirable, via une image jouant sur l'affectif. Les dernières narrations qui émeuvent sont commerciales. Pour Jed, les marques japonaises sont « imbuables », à la différence des coréennes, « joviales et ludiques ». Il saisit la vacuité de ces sollicitations, mais sa solitude confère une importance démesurée aux objets, surtout ceux utilisés dans son art et dans ses déplacements. La postmodernité a tout inversé : l'homme instrumentalise son prochain mais il aime ses objets et se met à leur parler. Jed est si seul que l'écho principal à sa vie se réduit aux cliquetis et ronronnements dysfonctionnels de ses appareils domestiques : chauffe-eau, réfrigérateur, radiateur. Cette situation donne au lecteur un aperçu angoissant de la mort des contacts humains :

[Jed] était tellement désœuvré que, depuis quelques semaines, il s'était mis à parler à son chauffe-eau. Et le plus inquiétant – il en avait pris conscience l'avant-veille – était qu'il s'attendait maintenant à ce que le chauffe-eau lui réponde. L'appareil produisait il est vrai des bruits de plus en plus variés : gémissements, ronflements, claquements secs, sifflements de tonalité et de volume variés ; on pouvait s'attendre un jour ou l'autre à ce qu'il accède au langage articulé. Il était, en somme, son plus ancien compagnon<sup>74</sup>.

Autre conséquence grotesque de la réification de l'humain et de sa fascination pour les objets : les glorifications émues de divers vêtements, équipements et objets de consommation, par exemple la parka Marlboro Legend (que l'auteur arbore depuis vingt ans), les chaussures Paraboot Marche, le combiné ordinateur imprimante Canon Libris, un appareil photo, ou un véhicule 4x4. Houellebecq, le personnage, se plaint d'avoir vu ses produits favoris disparaître. Las, le marché ne peut satisfaire indéfiniment le consommateur. La seule liberté accordée est celle, épuisante, du choix. En marge de ce sentimentalisme dévoyé, le lecteur comprend que c'est le propre de l'humanité contaminée par l'hyperréalité

---

<sup>73</sup> Michel Houellebecq, *La carte et le territoire*, *op cit.*, p. 19.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 398.

que d'être rongée par le non-sens. L'occidental, à force de se sentir indigne, est en train de tout perdre : estime de soi, aptitude à aimer, sens du devoir, équilibre mental, et goût de la vie.

« Dans ma vie de consommateur », dit [Houellebecq], « j'aurai connu trois produits parfaits : les chaussures Paraboote Marche, le combiné ordinateur portable-imprimante Canon Libris, la parka Camel Legend. Ces produits je les ai aimés, passionnément [...]. Une relation parfaite et fidèle s'était établie faisant de moi un consommateur heureux. [...]. C'est peu mais c'est beaucoup, surtout quand on a une vie intime assez pauvre. Eh bien cette joie, cette joie simple, ne m'a pas été laissée. [...] ». Il se mit à pleurer, lentement, à grosses gouttes, se resservit un verre de vin. « C'est brutal, vous savez, c'est terriblement brutal. Alors que les espèces animales les plus insignifiantes mettent des milliers, parfois des millions d'années à disparaître, les produits manufactures sont rayés de la surface du globe en quelques jours<sup>75</sup> ».

À force de vouloir se rêver machine à cause de la fascination malsaine qu'elle exerce, l'homme se met à parler à ceux-ci. Cette nouvelle tendance est explorée dans *La carte et le territoire* : solipsisme, désarroi et désœuvrement font parler les hommes à leurs objets car ils ne sont plus en mesure de trouver des interlocuteurs attentifs lorsqu'aucune transaction commerciale ou sexuelle n'est impliquée.

Houellebecq témoigne de la réaction violente qui s'amorce, par l'entremise d'intermédiaires faisant intervenir des marginaux, des contestataires (jeunes de banlieue, sans-abris), ou encore des adeptes du terrorisme, dont l'influence ne cesse de grandir et qui optent pour la violence. L'inaptitude à vivre et à se socialiser mène Jed à une mort à l'auto-anéantissement passif.

Pour Jean Baudrillard, l'occultation du réel ne connaît d'interruption que lors de (fréquentes) occurrences catastrophiques, tels les attentats islamistes du World Trade Center, le 11 septembre 2001, dont il a souligné la puissance disruptive<sup>76</sup>. En lien avec le triomphe de l'objet sur le sujet exposé dans *Le système des objets*, l'effondrement des tours jumelles symbolise pour lui les pulsions suicidaires d'un système occidental qui contient en germes les conditions de son autodestruction.

## 8. Bill Gates vs. Steve Jobs

Le présent permanent déjoue toute pensée historique et toute conduite morale. Bill Gates avait fait sienne cette tendance : accélérer le renouvellement des produits pour créer le besoin et non attendre le laps de temps nécessaire au remplacement des produits. Bauman souligne que

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 170-171.

<sup>76</sup> Jean Baudrillard, *Power inferno*, Galilée, Paris, 2002.



Richard Sennett fut frappé par le fait que Gates prospérait dans un environnement chaotique. Pourtant un tel environnement entraîne un brouillage préjudiciable de la mémoire :

Gates, selon Sennett, « semble dénué de l'obsession de s'accrocher aux choses [...]. Rockefeller, lui, voulait posséder des plates-formes pétrolières, des bâtiments, des machineries et des voies ferrées dans une optique à long-terme ». [...] Ce qui, chez Gates, semble avoir le plus frappé Sennett, c'est sa volonté décomplexée, directe et un peu fanfaronne de « détruire ce qu'il avait fabriqué, au gré des demandes de l'instant présent. » Gates lui est apparu comme un acteur qui « s'épanouit au sein même de la dislocation ». [...] Rien ne s'accumulait le long de son parcours de vie ; les rails étaient désassemblés dès que la locomotive progressait de quelques mètres, tous les plans étaient balayés, les objets étaient abandonnés aussi vite qu'ils avaient été assemblés, puis rapidement oubliés<sup>77</sup>.

Dans *La carte et le territoire*, Houellebecq démontre que dans la postmodernité amnésique, la réinvention de soi constitue la seule liberté, mais une liberté mortifère. Un passage très symbolique du roman illustre les enjeux dont il est question dans cet article. Les pages consacrées à Bill Gates et Steve Jobs, via le catalogue que Houellebecq, le personnage, compose en vue de l'exposition de Jed, réaffirment l'aversion de l'auteur pour le tout technologique instauré par le capitalisme scientiste. Gates, le personnage, est animé d'une mystique économique : il croit encore à la « main invisible » du marché qui œuvre magiquement pour le bien-être général. D'abord cynique et peu avisé, il murit et décide d'œuvrer à la préservation de la vie et de la dignité humaine ; élément validé par l'engagement de Bill Gates, l'homme. Au contraire, Jobs, le personnage, inquiétant prophète industriel, le regard braqué fixement sur ce monde aux mutations rapides et incertaines, incarne le Mal. La scène (immortalisée par Jed dans sa toile *Bill Gates et Steve Jobs s'entretenant du futur de l'informatique*) est faustienne : Gates s'active en vue de l'amélioration du monde, là où Jobs voue son dernier souffle à la dégradation du monde et la réification de l'humain. Le portrait des lieux le confirme :

La rencontre, de toute évidence, avait lieu chez Jobs. Mélange de meubles blancs au design épuré et de tentures ethniques aux couleurs vives : tout dans la pièce évoquait l'univers esthétique du fondateur d'Apple, aux antipodes de la débauche de gadgets high-tech, à la limite de la science-fiction, qui caractérisait selon la légende la maison que le fondateur de Microsoft s'était fait construire dans la banlieue de Seattle<sup>78</sup>.

Gates, conscient des limites des perspectives industrielles, revient vers l'humain et œuvre à un monde plus égalitaire. Gates affiche une fascination d'abord infantile mais sincère pour l'aventure technologique,

---

<sup>77</sup> Zygmunt Bauman, *Liquid Modernity*, *op. cit.*, p. 123-124.

<sup>78</sup> Michel Houellebecq, *La carte et le territoire*, *op. cit.*, p. 190.

lorsque Jobs se réfugie dans un environnement éthéré et clinique, symptomatique de l'artificialité propre à la postmodernité. *La carte et le territoire* insiste sur la mort prochaine de Jobs, résurgence cruelle de la réalité organique, riposte de la nature à celui qui croyait la défier impunément : Jobs perd son combat contre le cancer qui le ronge. Le sous-titre du tableau des deux hommes forts par Jed, *La Conversation de Palo-Alto*, révèle ce fait sinistre : anciens amis et partenaires, les deux hommes sont à présent des concurrents acharnés luttant sur le terrain inhumain du marché.

Dans [...] son autobiographie, *La Route du futur*, Bill Gates [le personnage] laisse parfois transparaître ce qu'on pourrait considérer comme un cynisme complet. [...] Ce cynisme apparent n'est pourtant pas, souligne Houellebecq [le personnage] dans son texte, la vérité profonde de Gates ; celle-ci s'exprime plutôt dans ces passages surprenants, et presque touchants, où il réaffirme sa foi dans le capitalisme, dans la mystérieuse « main invisible » ; sa conviction absolue, inébranlable que [...] le bien du marché s'identifie toujours au bien général. C'est alors que Bill Gates apparaît, dans sa vérité profonde, comme un être de foi, et c'est cette foi [...] que Jed Martin a su rendre en le représentant, les bras largement ouverts, chaleureux et amical, ses lunettes brillant dans les derniers rayons du soleil couchant sur l'océan Pacifique. Jobs au contraire, amaigri par la maladie, son visage soucieux, piqué d'une barbe clairsemée douloureusement posé sur sa main droite, évoque un de ces évangélistes itinérants<sup>79</sup>.

Les deux personnages sont accaparés par une partie d'échecs que Gates semble en passe de gagner. Mais, « profond paradoxe de cette toile », Jobs, affaibli, peut la remporter en trois coups :

Dans son regard brillait toujours cette flamme qui n'est pas seulement celle des prédicateurs et des prophètes, mais aussi celle de ces inventeurs si souvent décrits par Jules Verne. À regarder plus attentivement la position d'échecs représentée par Martin, on se rendait compte qu'elle n'était pas nécessairement perdante ; et que Jobs pouvait, en se lançant dans un sacrifice de la reine, conclure en trois coups par un audacieux mat fou-cavalier. De même on avait l'impression qu'il pouvait, par l'intuition fulgurante d'un nouveau produit, imposer subitement au marché de nouvelles normes<sup>80</sup>.

Ce monde décrit par Houellebecq, à travers son personnage éponyme rédigeant le catalogue de l'exposition de Jed, établit que toute apparence est illisible et toute logique invalidée. Le supposé gagnant de la partie engagée vit ses derniers mois. Cette scène au fort effet de réel convoque à l'esprit du lecteur les présentations internationales des produits d'Apple faites en direct par Jobs en fin de vie, amaigri, le visage émacié, esclave de son destin. Jobs dirigeant son entreprise jusqu'au bout ; sous la plume démultipliée de Houellebecq est dressé le tableau du péché originel de

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 191-192.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 192.

notre monde virtuel : croquer la pomme dans le jardin industriel alors que le corps tombe de fatigue et de maladie. Le passage s'achève sur cette annonce lugubre : « [...] et le soir tombait sur la partie la plus avancée du monde ; c'était cela aussi, cette tristesse indéfinie des adieux, que l'on pouvait lire dans le regard de Jobs<sup>81</sup> ».

La description de la Californie prend ici l'exact contrepied de celle dressée par Edgar Morin dans son *Journal de Californie*, écrit à l'occasion de son séjour américain en 1969-70 à l'invitation du Salk Institute de l'Université de Berkeley. Dans ce texte surgissait un univers à la vitalité extraordinaire, sorte de paradis terrestre et vivifiant peuplé d'êtres séduisants et visionnaires, prototypes d'une nouvelle humanité enviable. Houellebecq insiste sur l'aspect décati de Jobs, symbolique d'une aventure technologique en panne. Sa mort imminente procède de cette sanction naturelle convoquée par Houellebecq dans ses narrations : le châtement divin envers l'homme dénaturé.

Après les produits manufacturés et les services, les individus sont traités de la même manière qu'un produit ou un fichier informatique : transférés, copiés, recyclés, puis détruits et oubliés. Baudrillard, mort d'un cancer en mars 2007, affirmait sur un ton imprécatoire : « Inutile de se demander si le cancer est une maladie de l'ère capitaliste. C'est en effet la maladie qui commande toute la pathologie contemporaine, parce qu'elle est la forme même de la virulence du code : [...] redondance exacerbée des mêmes cellules<sup>82</sup> ».

## **Conclusion**

Houellebecq s'intéresse à la science. Ses romans lui attribuent une large place. Fort de la conscience que le réel ne peut être, comme la postmodernité tente de l'imposer, décrit par un ensemble de narratifs tous équivalents et respectables, l'auteur délivre une vision alarmiste. En donnant l'illusion de maîtriser la nature à volonté, la science rend-elle fou ? Était-ce le destin de l'homme occidental de tout lui donner et d'abandonner ses anciennes prérogatives et passions, telles l'architecture, l'art pictural et littéraire, la douceur de vivre ? Dans les textes de Houellebecq, l'homme ploie sous le poids des destructions accomplies de ses mains.

Notre monde déshumanité, en élisant l'aventure scientifique comme destin, tombe paradoxalement dans le non-sens. Un signe fort de l'échec

---

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>82</sup> Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, *op. cit.*, p. 151-152.

de la science, signifié à travers la culpabilité et les pulsions de mort, est fourni par le suicide de Michel. Juste après la remise de ses travaux pour publication, avant même d'observer les résultats des recherches révolutionnaires qui délivreront le génome humain de l'emprise de la reproduction sexuée, il se sent coupable et se tue en se noyant, trahissant un mental ruiné doublé de haine de soi absolue. Michel, dont l'esprit scientifique s'est greffé sur un mental friable, a réalisé son programme et déclenché l'Holocauste universel prévu, sous des prétextes captieux : « L'humanité devait disparaître, l'humanité devait donner naissance à une nouvelle espèce, asexuée et immortelle, ayant dépassé l'individualité, la séparation et le devenir<sup>83</sup> ». Dans le roman, cette révolution inexorable ramène les humains qui se refusent à muter au rang d'animaux aux yeux des posthumains.

La science fut, à en croire Houellebecq, le moyen pour l'Occident de camoufler l'assèchement de sa culture et de son humanité. L'Occidental s'est lancé à corps perdu dans l'aventure scientifique, ignorant sa psychopathologie intrinsèque. Via la science, stratagème pour déjouer l'obscurcissement de ses perspectives, il a consenti à se transformer en cobaye.

Plus que jamais la science est le filtre dominant pour la pensée humaine. Selon Houellebecq, elle s'est pliée à l'économie et au commerce, perdant de vue son objectif premier d'améliorer les conditions de vie de l'humain) envisagés comme mode d'organisation rationnel des existences et productions humaines. Pourtant, la production de masse détruit les cultures et les écosystèmes, contamine la vie humaine par l'éphémère, et cache un désir de mort.

Chez Houellebecq, l'obsolescence des produits industriels obsède désormais les personnages davantage que la mort des humains. La science a failli. Elle a déçu l'espoir qu'elle avait instillé. Pire, elle a détruit tous les récits métaphysiques, transcendances, religions et dogmes rassurants. L'auteur conclut avec lassitude que cette dérive échappe désormais à la conscience qui, affolée, recherche des solutions illusoire : consommation aberrante, sexe détaché, fuite en avant par la récréation factice d'un monde pseudo-traditionnel. L'auteur met au jour le désemparement qui s'ensuit. Devant ce monde dérégulé, l'individu, dégoûté de son humanité et éloigné de son écosystème naturel pour revenir à des habitudes saines, intériorise sa colère et dissimule sa révolte sous la dépression.

Comme la science et son rejeton, la technologie, ont tué l'amour, la rédemption amoureuse n'est plus possible : l'amour impossible cède devant la mort qui prend racine dans les corps et les esprits, ce que

---

<sup>83</sup> Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, op. cit., p. 385.

l'auteur illustre à travers sa répudiation éthique de l'euthanasie. La détérioration des relations amoureuses sous l'influence néfaste de la science indique un grave déficit d'énergie. Le désintérêt des choses de l'esprit et du cœur, né du matérialisme, et la mort de la séduction confirmée par notre amour immodéré des objets, préludent à un lent suicide.

Houellebecq, écrivain de l'effacement de l'humain dénonce enfin la destruction, via la science, des traces de notre culpabilité. La science serait alors une stratégie perdante, un instrument du simulacre visant à instiller un semblant de sens dans un réel amoindri et vidé de signification. Le capitalisme, via lequel l'humain devient un instrument destiné à produire et consommer, transforme les êtres en machine happée par le désir d'autodestruction, tentée comme les objets qu'il manufacture par l'obsolescence programmée. Dans ce monde abstrait à la facticité morbide, l'homme est honteux de son organicité. Son dernier fantasme est de se hisser à la perfection des machines, au prix exorbitant de son équilibre psychique.

Gilles Viennot  
(Université de l'Arkansas)